



Les peintres de la Montée Saint-Michel

Olivier Maurault, P.D., P.S.S., M.S.R.C.

Numéro 6, 1941

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1079378ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1079378ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Maurault, O. (1941). Les peintres de la Montée Saint-Michel. *Les Cahiers des Dix*, (6), 49–65. <https://doi.org/10.7202/1079378ar>

Les peintres de la Montée Saint-Michel

Par MGR OLIVIER MAURALT, P.D., P.S.S., M.S.R.C.

L'enseignement des arts plastiques au Canada s'organisa dès la seconde moitié du XVII^e siècle. L'École des Arts et Métiers, fondée à Saint-Joachim, par Mgr de Laval, et les cours donnés au Petit Séminaire de Québec en sont la preuve: on y apprenait la sculpture et la peinture en vue de décorer les églises. Des dynasties d'artistes, comme les Levasseur et les Baillairgé, perpétueront cet enseignement dans leurs ateliers. Voilà pour la région de Québec. La région de Montréal eut l'école des Ecorres (Saint-Vincent-de-Paul de l'Île Jésus), où Louis Quevillon et ses élèves constituèrent une véritable « maîtrise d'art ». M. Emile Vaillancourt en a écrit l'histoire.

Et puis une époque vide. La Confédération, en apportant plus de stabilité au pays, ouvre une nouvelle ère propice aux arts. Dès 1867, apparaît à Montréal une Société d'Artistes Canadiens (Society of Canadian Artists). Elle dura peu mais prépara les voies à la Montreal Art Association, qui tenait une première exposition en 1875. De son côté Toronto avait bougé et possédait depuis 1872 l'Ontario Society of Artists. Ces deux sociétés inspirèrent la formation en 1880 par le marquis de Lorne, gouverneur du Canada, de la Royal Academy of Arts, un des corps constituant la Société Royale du Canada.

Pendant plus de vingt-cinq ans les artistes de l'est du pays se contentèrent de ces associations reconnues. En 1908, de nouvelles initiatives apparurent. Le Beaver Hall Group se forma, dans l'atelier du peintre Cullen. Jusque vers 1914, on y rencontrait Hewton, Holgate, Leslie Smith, Robinson, Jim Crochart, Clarence Gagnon, Mabel May, Ann Savage et d'autres. Puis se fondèrent à Montréal encore, le Pen and Pencil Club; à Toronto, l'Arts and Letters Club; enfin à Montréal de nouveau, l'Arts Club qui succéda au Beaver

Hall Group. Le dernier venu de ces clubs est sans doute la Contemporary Arts Society, mouvement qui tend à convaincre les peintres de faire de la peinture et non de la littérature.

En tout cas, on peut dire qu'il y avait, en art, vers 1920, une Ecole de Montréal et une Ecole de Toronto, assez semblables par l'inspiration et la facture. Mais Toronto allait bientôt troubler cette paix. Un jeune peintre de l'Ontario, Tom Thomson, qui passait de longs mois dans les solitudes du nord, avait réuni autour de lui, en 1918, quelques artistes connus sous le nom de Algonquin Park Group. Tom Thomson se noya accidentellement. Des membres de l'Arts and Letters Club entreprirent alors de perpétuer le mouvement commencé par lui. Sous le nom de Groupe des Sept, ils adoptèrent sa formule et continuèrent de puiser leur inspiration dans le Parc Algonquin et le district d'Algoma. Leur manière de peindre se simplifia et prit des allures révolutionnaires. Il ne s'agissait pas pour eux d'épater le bourgeois, mais plutôt d'adapter leur art à l'atmosphère purifiée, à l'austérité et aux masses rocheuses des contrées nordiques. Au début, en 1919, ils étaient sept: Lawren Harris, A. Y. Jackson, Franklin Carmichael, Frank Johnston, Arthur Lismer, J. E. H. MacDonald, F. Horsman Varley. Ils durent ouvrir leurs rangs et accepter d'autres associés; si bien que, en 1933, ils prirent le nom de Canadian Group of Painters. Prétendaient-ils bien fonder une école de peinture proprement canadienne? Nous ne les chicanerons pas. Mais de même que *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon, tout en étant un chef-d'oeuvre, ne donne pas une idée exacte de tout le Canada, et même pas de toute la province de Québec, de même le Groupe des Sept ou des Peintres Canadiens ne représente pas tout l'art canadien. L'île de Montréal est le Canada, autant que le Parc Algonquin.

Et justement, vers 1904, — donc bien avant tous ces mouvements artistiques dont nous venons de parler, — des peintres mont-réalais s'étaient eux aussi formés en groupe et s'efforçaient de reproduire les aspects de leur île. C'est d'eux surtout que je voudrais vous entretenir.

Les Peintres de la Montée Saint-Michel ne se donnèrent jamais et n'eurent jamais l'importance que l'on accorde généralement au Groupe des Sept. Ils se contentèrent de peindre ensemble sur un territoire choisi, pendant plus de trente ans.

Et d'abord, qu'est-ce que la Montée Saint-Michel? Tout simplement le chemin qui est devenu la rue Papineau, et qui, de l'avenue Mont-Royal conduisait vers cet autre chemin appelé maintenant boulevard Crémazie. A cet encoignure se trouvait alors et se trouve encore le domaine de Saint-Sulpice. Aux environs de 1900, ce domaine était couvert d'un très beau bois dont il reste quelques témoins; et sa partie marécageuse, mieux protégée que maintenant contre le vent et le soleil, se transformait en lacs pendant un assez long temps. La grande ferme, encore debout, était ombragée d'arbres magnifiques; et la petite ferme, habitée dès lors par la famille Laurin, occupait avec ses trois bâtiments, l'angle actuel des rues Saint-Hubert et Crémazie. Il n'en reste que la Croix du chemin, qui marque de nos jours l'entrée de l'Externat Classique de Saint-Sulpice. Du chemin de Liesse, dont c'était la fin, une belle rangée d'ormes conduisait en droite ligne vers la maison de la grande ferme, qu'avaient habité Mgr Emmanuel Deschamps et les siens. A gauche s'étendaient les marais et les bois de chênes, à droite, les terres cultivées.

Ce coin de campagne n'était pas si inaccessible qu'on pourrait le croire, du centre de la ville. Il faut savoir que, depuis près de cinquante ans, un tramway relie la rue Craig à la rivière des Prairies (Back River). En descendant à la station d'Youville, le voyageur était à deux pas du domaine. Nos peintres empruntaient souvent ce moyen de locomotion. Souvent aussi, ils faisaient le voyage à bicyclette, le long de la rue Papineau. Plus tard, l'un d'eux eut une voiture traînée par un cheval — Tom —, puis une automobile.

Voici comment la légende raconte le début du mouvement. Un jour, au nord de la ferme Logan, — le parc La Fontaine actuel —, on vit s'avancer un bicycliste chargé d'un invraisemblable bagage. Il portait un immense parasol, un paquet de toile à tente, des toiles

à peindre sur leurs cadres, une boîte de peinture, un chevalet, un siège pliant, un poêle, un panier à provisions, que sais-je encore? Le bicycliste semblait chercher quelque chose. Un Anglais, qui passait dans ces parages, lui demanda s'il pouvait lui être utile? — « Je voudrais peindre une vache, lui répondit l'artiste. Savez-vous où je pourrais en trouver une? » L'Anglais lui expliqua qu'en suivant le chemin Papineau, il aboutirait à des fermes où paissaient des troupeaux. Le lendemain cette rencontre était racontée dans le *Daily Star* ou dans la *Gazette*...

La vérité est plus simple. Le jeune peintre Aubin, bien que domicilié rue Dorchester près de la rue Saint-André, savait parfaitement où trouver les troupeaux. Quand il quittait la ville, à bicyclette, chargé d'un matériel de campement, il se dirigeait directement vers le chemin Saint-Michel, où l'attendait un spectacle champêtre dont il ne pouvait se rassasier. Le fait est que de 1907 à 1936, il ne cessa de s'y rendre, accumulant de jour et de nuit, d'innombrables pochades dont il fit de trop rares tableaux.

Il entraîna à sa suite Proulx, puis Martel, qui formèrent le noyau primitif du groupe. Plus tard, Poirier et Jutras se joignirent à eux, et Pepin, et Legault. Vers 1928, Vincelette et LeBel les suivirent. Mme Gervais, « la mère Gervais », fréquenta aussi ces parages privilégiés, de même que bon nombre d'étudiants de l'École des Beaux-Arts.

De fait, la Montée Saint-Michel était connue de tous les artistes montréalais. On pouvait y rencontrer Dyonnet, Saint-Charles, Gill, Franchère, Jobson Paradis, Béliveau, Savard, Brodeur, Suzor-Côté, Adrien Hébert, Vézina, Delfosse et sans doute Fortin, infidèle pour quelques heures à son fief de Sainte-Rose, Johnstone, Cullen, Pilot et beaucoup de dames anglaises. Mais tout ce monde n'était là que de passage.

Nos artistes ne se contentaient pas d'études de plein air. Ils avaient un atelier, celui d'Aubin, d'abord dans un entrepôt de la maison Desmarais et Robitaille; puis au No 22 de la rue Notre-Dame,

dans une mansarde qui, avant eux, étaient devenue célèbre sous le nom de l'*Arche*. Ils s'y réunissaient le dimanche, fixaient l'horaire de leurs excursions et réglait les comptes de leur organisation.

Parfois aussi, il y avait assemblée de quelques membres chez Pepin. C'est là, — à moins que ce ne soit chez Aubin, le chef reconnu de tous, — que le groupe prit, si je puis dire, conscience de son existence. Aubin, Jutras et Pepin discutaient la possibilité de mettre en évidence les nombreux artistes que la beauté de la Montée Saint-Michel attirait. L'un des interlocuteurs, — est-ce Aubin, est-ce Pepin? — proposa le nom de *Peintres de la Montée*. On ferait enregistrer ce nom et *incorporer* l'association. Comme il n'y avait pas d'ateliers disponibles pour les artistes modestes, chacun devant travailler dans son petit coin, on ferait construire, dans l'est de la ville, près de l'actuel Jardin Botanique, une série d'ateliers avec salle d'exposition, où, pour un prix modique, les peintres pourraient travailler et se produire. Pour financer ce beau projet, on vendrait des toiles, on ferait une campagne de publicité, on s'adresserait au gouvernement...

Malheureusement, les temps n'étaient pas propices à une telle entreprise. Les « peintres de la Montée » ne continuèrent pas moins de se rendre sur leur domaine, par groupe de deux, de trois, de quatre ou même isolément. Leurs dessins, leurs pochades, leurs tableaux ont reproduit tous les éléments pittoresques de ce coin du chemin Saint-Michel: marais, lacs, ponceaux, tas de pierres, chemins, sentiers, barrières, champs cultivés, meules, et les basses-cours des fermes, et les troupeaux, et les sous-bois et les arbres, les grands ormes surtout, si caractéristiques de nos paysages québécois; rien n'a été négligé, tout à été peint, à l'aurore, sous le soleil de midi, au crépuscule, et même la nuit dans la clarté blafarde de la lune, l'hiver aussi bien que l'été.

Si ces dix ou douze peintres eussent été moins modestes, si surtout ils avaient trouvé un marché, ils auraient, plus souvent qu'ils ne l'ont fait, transformé leurs notes en tableaux, et leur groupe sympathique, resté obscur, aurait connu sinon la célébrité, du moins

l'estime et la notoriété. Ce qu'il a connu, cependant, c'est un vrai bonheur. Il suffit, pour s'en rendre compte, de faire parler les membres du groupe ou de lire leurs lettres.

*
* *
*

Et maintenant faisons plus ample connaissance avec chacun de ces peintres.

Le « père de la Montée » fut, je l'ai dit, Ernest Aubin, né en 1893. Il était le fils de Benjamin Aubin dessinateur, portraitiste et photographe. Alors qu'il n'avait que cinq ans, son père suivait encore au Monument National des cours de dessin et de peinture. Il y amenait son petit bonhomme, à qui on donnait une planche et des crayons. Pendant ce temps, Mme Aubin et sa fille suivaient des cours de couture dans la même institution.

De neuf à douze ans, le jeune Ernest vit à L'Assomption, où son père a transporté son atelier. Le succès tardant à venir, la famille retourne à Montréal. Tout de suite, Ernest s'empresse de rentrer au Monument National, où sous les maîtres Saint-Charles, Paradis et Johnstone, Franchère et Graham, Dyonnet surtout qui le dirigera pendant sept ans, il continue ses études d'art. Le soir, de 1908 à 1926, il fréquente les cours de dessin; le jour, de 1911 à 1914, il pratique la nature morte; le soir, en 1913, il fait de la lithographie; le jour, de 1915 à 1927, il s'exerce au modelage. Cependant il reste attaché à l'atelier paternel.

On le verra aussi assidûment aux cours de l'Art Association, où il recevra les leçons de Brymner, le jeudi soir, de 1908 à 1927, pour l'étude du nu, le jour, de 1914 à 1925, pour la peinture proprement dite.

Dans son désir de perfection, il fera de la dissection, à l'Ecole Dentaire, en 1926; et il ira chercher un complément de la science du modelage, à l'Ecole des Beaux-Arts, en 1927.

Il exposera aux Salons annuels; peu de temps, cependant, car il a le scrupule de l'oeuvre parfaite et ne veut se faire connaître que par des toiles de premier ordre.

Dans son atelier, où se réunissaient les Peintres de la Montée, surtout à l'*Arche*, il fait de l'illustration, des portraits à la sanguine, et des paysages. La Montée, qu'il fréquente depuis l'âge de quinze ans, est le lieu par excellence de son inspiration. Ses camarades, avec qui il travaille à l'atelier, Fournier, Poirier, Proulx, Martel, Serge Lefebvre, Pepin, Jutras, Legault, il les entraîne à sa suite. Mais son père continue à veiller sur lui; il ne veut pas qu'il sorte trop souvent avec les mêmes artistes, afin de ne pas perdre sa personnalité. Néanmoins il travaillera d'abord pendant douze ans avec Martel, et ensuite une autre douzaine d'années avec Jutras.

Le voici maintenant marié, sur le tard, et établi rue Papineau, le long de sa chère Montée. Les murs de sa maison sont couverts de ses oeuvres qui révèlent un excellent dessinateur. Le coloriste, nous le trouvons dans ses innombrables pochades et études, faites dans l'île, au port et dans la région de Québec. Il est en pleine maturité. Le temps n'est-il pas venu d'utiliser ses notes, de mettre au point ses exquis petits tableaux, de se faire connaître des amateurs? Nous le croyons et nous essayons de stimuler sa timidité et sa modestie. Le « père de la Montée » nous doit de nous faire partager ses trésors.

*

* *

Non moins significative est la carrière d'Elisée Martel, l'homme « au vieux coq ». Il est, je crois, le doyen de nos peintres, étant né en 1881 d'Odilon Martel, peintre de voiture, et de Céline Laurin. Nous avons dû être, à la même époque, tous deux élèves de l'école Olier. C'était avant 1900. Paradis y enseignait le dessin. Il reconnut en lui du talent et lui conseilla de pratiquer les arts. Martel suivit donc, pendant dix ans, les cours du soir au Monument National. Lui aussi eut

pour professeurs de peinture Saint-Charles, Dyonnet, Franchère, Gill et Paradis. Il rejoignait même ces deux derniers à leur atelier, pour continuer à peindre sous leur direction.

C'est au Monument National ou plutôt au magasin DeSerres, où Martel avait un emploi, — rayon de la peinture naturellement, — qu'il connut Aubin. Pendant quinze ans et plus, ils peignent ensemble à l'*Arche* et à la Montée. Ils y rencontrent Proulx, Poirier et Pepin.

On sait que le chemin de la Côte Saint-Michel, en se prolongeant, atteint Saint-Léonard-de-Port-Maurice. A partir de 1930, Martel fréquente cette région. Il y entreprend l'élevage des volailles. Et resté artiste malgré les difficultés de la vie, il fait poser les coqs, les poules et les poussins, les canards et les oies. Il les connaît bien. Aussi, son « vieux coq » exposé à la Galerie des Arts y obtient-il des éloges.

En 1933, l'héritage paternel, à la vérité très modeste, lui permet de se fixer, lui aussi, aux environs de la Montée. A Saint-Léonard, à un mille et demi du chemin, il achète un coin, construit avec son frère cadet une maison non encore terminée, qu'ils habitent cependant, cultive un jardin, élève des bêtes et peint. De 1933 à 1935, il exposait encore chez Eaton.

Malgré la légende de la vache, poursuivie par Aubin, c'est Elisée Martel qui est le peintre animalier du groupe.

*

* *

S'il faut suivre un ordre dans cette série de portraits, tenons-nous-en à la date de naissance de nos modèles.

Jean-Onésime Legault, né en 1882, à Sainte-Justine de Vaudreuil, vint vivre à Montréal, alors qu'il n'avait que quatre ans. En 1902, à l'âge de vingt ans, il commence à suivre les cours de dessin du Monument National. Jusqu'en 1912, il aura pour maîtres Franchère et Dyonnet. Puis de 1912 à 1917, il passe à l'Art Association,

où il apprend la peinture avec Brymner. Il y retournera plus tard, de 1925 à 1929, sous la direction de Dyonnet.

Mais c'est dès 1908 qu'il fréquente la Montée. Il a rencontré Aubin, au Monument National, et Aubin l'a entraîné vers son Eden. Il s'y rend aussi en compagnie du dessinateur Beaupré, dont tout ce que je sais est qu'il alla s'établir à Los Angeles et y épousa une Polonaise...

Jean-Onésime Legault était alors grand amateur de vers. Mais il n'en faisait pas lui-même. Sagement, il peignait des paysages et des portraits d'ailleurs excellents. Il s'adonna enfin à l'art industriel, car il faut vivre: nous lui devons dans ce domaine plusieurs calendriers, ceux de l'Oratoire Saint-Joseph pour les années 1940, 1941 et 1942; ceux de la Sauvegarde, pour 1940 et 1941; celui de la Banque Canadienne Nationale, qui est une adaptation picturale des bronzes de Suzor-Côté.

*

* *

Narcisse Poirier est d'une année plus jeune que Legault. Il était, je pense, l'homme pratique du groupe. Il a en effet vendu beaucoup de ses tableaux. Né en 1883, il semble avoir commencé assez tard à faire de la peinture, car il n'apparaît aux cours du Monument National qu'à partir de 1907. Il eut les professeurs attachés alors à la maison et que nous avons déjà nommés. Il prit aussi des leçons de Georges Delfosse qui le considérait comme son meilleur élève. A son exemple, il fit un voyage d'étude en France et, comme lui, il eut le culte des vieilles maisons. A leur recherche, en compagnie de Jutras, qu'il connut en 1908, il parcourut toutes les routes de l'île, y compris celle de la Côte Saint-Michel. Avec Aubin aussi, en 1912, en 1913, en 1914, il vint très souvent à la Montée, et ne cessa tout à fait ses pèlerinages que vers 1936.

On raconte que chaque fois qu'il faisait partie d'une excursion de peintres, alors que les autres revenaient avec tout un bagage de toiles, lui n'avait plus rien: il avait trouvé le moyen de vendre ses tableaux sur place, à des prix modiques, à la vérité, mais dont il était satisfait. La statistique prêtant main-forte à la légende ajoute qu'il a placé ainsi 300 pochades, études et tableaux, par année. En tout cas, il avait toujours des tableaux prêts pour les expositions et parut assidûment aux Salons de l'Art Gallery, de 1912 à 1937; et nous ne parlons pas de ses quatre expositions à la salle Saint-Sulpice.



Le prochain peintre sur notre liste est un grand voyageur. Il a tant voyagé qu'il se demande jusqu'à quel point on peut le considérer comme un peintre de la Montée. Ses camarades n'hésitent pas cependant à le désigner comme l'un des plus importants du mouvement à son début.

J.-O. Proulx est né à Boston, en février 1890, d'un père canadien, engagé dans l'industrie de la brique.

Sa mère étant morte quelques jours après sa naissance, on lui fit faire un premier voyage au Canada et on le confia à son oncle Bourbeau, demeurant dans les Cantons de l'Est, à Kingsey-Falls. A deux ans, il retourne aux Etats-Unis, chez son père remarié. Pendant quatre ans, il le suit ici et là en Nouvelle-Angleterre, à Epping, N.-H., à Rochester, N.-Y., à Haverhill, Mass.

Quand il eut douze ou treize ans, son père acquit une grande ferme, à côté de celles de ses quatre frères, à Kingsey-Falls. Ces Proulx, venus de la Baie-du-Febvre, s'étaient groupés dans le 9e rang, autour d'une montagne qui porta bientôt leur nom. Le père de notre ami y établit sa famille mais ne cultiva pas lui-même. J.-O. fréquenta quelque temps l'école du rang; puis rejoignit son père à Manchester,

N.-H., et suivit les classes de l'école publique; puis revint dans les Cantons de l'Est. Il voulait s'instruire mais n'était guère encouragé par les siens. Au moyen de mille industries il se fit un petit pécule, partit pour Montréal sans avertir sa famille et se présenta à Outremont, chez les Clercs de Saint-Viateur. Ceux-ci l'accueillirent après en avoir écrit au père du jeune fugitif. Il demeura trois ans à Outremont, comprit qu'il n'avait pas la vocation de moine et rentra chez lui. Mais dès l'année suivante, en 1908, il revient à Montréal et s'inscrit au cours de dessin du Monument National. En 1909, le voilà de nouveau à Manchester, N.-H., où il continue de dessiner avec le professeur Burbank. En 1910, il est de nouveau élève du Monument National. En 1911, il vit à Boston. En 1912, il revient pour trois ans à Montréal, étudie encore au Monument National avec Saint-Charles, Franchère, Paradis, à la Galerie des Arts avec Dyonnet et Brymner, et fréquente l'atelier de Suzor-Côté... Repris de nomadisme, il repart pour les Etats-Unis, séjourne à Buffalo, à Rochester, N.-Y., à Détroit, à Chicago, à Cleveland, visite les musées, mais ne touche pas à ses pinceaux. En 1916, nous le retrouvons à Montréal sous les soins de Dyonnet. En 1917, il fait le tour du Canada en peignant un peu ici et là. Rentré à Montréal en 1918, il s'adonne à son art en compagnie de quelques amis, entr'autres un Juif russe du nom de Jos Shers, et Ernest Aubin. En 1919, il repart avec Jos Shers, séjourne à Boston, à Lowell, et dans d'autres villes américaines, visite encore des musées, et cette fois ne cesse de peindre. En 1920, Montréal le revoit. Il fait des tableaux avec Shers et Aubin. En 1922, il épouse Mlle Gabrielle Montbriand et cesse de peindre pendant quatre ans. Puis en 1927, Aubin et ses amis l'entraînent à la Montée Saint-Michel, qu'il connaissait d'ailleurs depuis 1908.

Nous voici parvenus à 1934. Proulx est encore à Montréal. Comment notre artiste a-t-il pu s'arrêter si longtemps au même endroit? Mais le voilà reparti. Il passe à Détroit, à Chicago, à Cleveland, à Cincinnati, à New-York, puis se fixe pour deux ans à Boston. Il se lie avec des peintres de l'endroit, avec Ternan, avec Warff, professeur

à Harvard. Enfin, en 1936, il revient à Montréal — son port d'attache — et depuis il a cessé de peindre. C'est une manière de parler. Car il faut bien vivre, n'est-ce pas? Quand notre ami Proulx ne fait pas de tableau, c'est qu'il a obtenu une entreprise de peinture industrielle. Il y a peinture et peinture: celle qui fait vivre son homme, et celle qui le tue — du moins dans notre pays et par le temps qui court... Vendre un tableau n'est pas chose facile. Nous l'allons voir par les deux biographies suivantes.

*

* *

Joseph Jutras est né à Montréal en 1894. Dès l'âge de sept ans il dessine. Au Jardin de l'Enfance des Sourdes-Muettes, une religieuse découvre son talent et le développe le plus qu'elle peut. A dix ans, il doit passer à l'école Olier. Là, il suit les cours de dessin de Saint-Charles, qui s'intéresse à lui. De son côté, il recherche les tableaux, s'informe dans les magasins des adresses des artistes, va les voir, se propose comme élève. C'est ainsi qu'il fait la connaissance de Vézina, pour qui il pose, et de Poirier, dont il deviendra l'ami et avec qui il fera de la peinture pendant vingt ans. A quinze ans, il consacre cinq dollars, reçus en cadeau, à l'achat d'un matériel de peinture. Mais voilà! son père, agent d'immeuble, s'oppose à sa prétendue vocation d'artiste. Il l'envoie au Mont-Saint-Louis pour un an et l'associe ensuite à ses affaires. Jutras est bientôt en état de se marier. Ce qu'il fait à dix-huit ans. Trois ans plus tard, il est veuf.

Ce mariage lui ayant assuré une certaine indépendance de l'influence paternelle, il revient à ses goûts d'artiste et s'inscrit aux cours du soir du Monument National. Son ancien maître Saint-Charles l'y accueille. En plus du dessin qu'il pratique avec lui, il fait du modelage avec Elzéar Soucy.

Parmi les étudiants se trouve encore Ernest Aubin. Il emmène Jutras à la Montée. Et Jutras y rencontre Poirier, Pepin, Martel, Mau-

rice LeBel. Fidèle à la Montée, dont il a gardé des souvenirs émus, y revenant encore en 1940 pour peindre, il a cependant parcouru, grâce à son cheval *Tom*, toutes les routes de l'île, la route de Liesse, la route de Vertu, les Bois-Francis, Saint-Léonard, la rivière des Prairies.

Dans l'entre-temps Jutras s'était remarié. Il avait des enfants (dix survivent). La peinture seule ne suffisait pas à nourrir sa famille: il se fit parfumeur. C'est lui qui a lancé les marques: « Faites-moi rêver », « Boule-de-neige », « Parfait bonheur ». Il publia, pour fins de publicité, une revue, curieusement intitulée: *Toiletta* (12 numéros), et une autre, dont un seul numéro a paru: *Rigolo*. La collection contient plusieurs portraits de ses amis les artistes, écrits de sa main. Il donnera aussi, à *la Revue Moderne*, une étude sur Narcisse Poirier.

De nos jours, il cultive un jardin à Rosemont, où poussent des fleurs et des légumes. Le soin qu'il en prend a attiré sur lui l'attention des hommes d'oeuvre: ils lui ont confié l'organisation des jardins ouvriers. Malgré ces occupations disparates, Jutras a gardé son idéal: il continue de faire des tableaux et de chercher son bonheur dans la contemplation de la nature.

*

* *

Une autre vocation contrariée fut celle de Jean-Paul Pepin. Pepin naquit à Montréal, en 1897, d'Eugène Pepin, libraire, et de Blanche Castonguay, belle-soeur du professeur Jean-Baptiste Lagacé. En 1909, alors qu'il a douze ans, le professeur de dessin à l'école Montcalm, Jobson Paradis, lui révèle ses talents d'artiste. Dès l'année suivante et pendant sept ans, il suivra, le soir, au Monument National, toutes sortes de cours. De 1910 à 1917, il étudie le dessin avec Franchère surtout, puis avec Gill, Saint-Charles, Johnstone; en 1916, il dessine d'après l'antique avec Adrien Hébert; en 1917, d'après le modèle vivant avec Dyonnet; en même temps, il pratique la litho-

graphie, sous la direction de Morris. C'est à ce cours qu'il fait la connaissance d'Ernest Aubin.

En 1918, ayant passé de l'école Montcalm à l'école du Plateau, il a comme professeur de dessin de paysage, son oncle Lagacé. Le soir, il retourne au Monument National, et s'initie à la sculpture sous la direction de Laliberté, et il suit Dyonnet à la Galerie des Arts pour le modèle vivant.

Hélas! son père qui, déjà en 1915, lui avait marqué sa réprobation, intervient de nouveau en 1918, et lui interdit toute étude d'art. Jusqu'à sa mort en 1929, il sera irréductible.

Mais il faut croire qu'il est bien difficile de chasser d'un jeune homme qui en est possédé, le démon de la peinture. Paul Pepin trouve le moyen de suivre les leçons d'art décoratif d'Emile Lemieux, au magasin Goodwin, et de faire du paysage avec son oncle Lagacé, à Saint-Zotique, pendant deux étés. Puis en 1923, il étudie la statuaire, avec Vignard, au magasin Desmarais et Robitaille; en 1928, il peint chez Suzor-Côté; en 1933, il s'essaie à la gravure sur bois chez Ivan Jobin; en 1933 et 1935 il dessine des reliures pour Philippe Beaudoin; en 1933, il peint dans la montagne avec Emile Lemieux; de 1936 à 1938, il fait de la gravure sur acier en compagnie de Marc-Aurèle Fortin. L'amitié fidèle de ces deux artistes méritera, un jour, d'être racontée.

L'amitié d'Aubin fut, elle aussi, profitable à Pepin. Ils s'étaient rencontrés dès 1913. En 1922, Pepin commença à suivre Aubin à la Montée Saint-Michel, et il l'y suivit jusqu'en 1935. A eux se joignirent, nous l'avons vu, au cours des années, Proulx, Jutras, Martel, Legault, que nous connaissons, et un dernier venu, Roméo Vinclette.

*

*

*

Vincelette est né à Montréal en 1902. A l'âge de douze ans, il fait ses classes à l'école du Plateau, où M. Lagacé lui enseigne le dessin, lui donne le goût de la peinture et le pousse à étudier la nature. Il s'inscrit donc au Monument National et en suit les cours, pendant onze ans, dont trois sous la direction de Charles Gill. Puis il entre, en 1928, à l'École des Beaux-Arts, fondée six ans auparavant par M. Athanase David. Il fréquente aussi l'Art Association.

De nos jours, Roméo Vincelette, membre actif de l'Arts Club, se livre encore à la peinture et même à la céramique. Il a choisi les Laurentides comme champ de ses observations préférées. Il y peint des scènes d'hiver fort appréciées.

Lui aussi, cependant, au cours de son stage au Monument National, connut la Montée Saint-Michel. Il s'y rendit d'abord seul, puis vers 1928, en compagnie de Maurice LeBel. Peu de chose lui reste de ce temps déjà lointain; mais un amateur possède de lui une petite toile représentant « la Maison du coin », la fameuse maison des Laurin, près de la Croix du chemin. Lui-même ne croit pas faire partie du groupe; Maurice LeBel, pas davantage. Mais plusieurs de nos peintres les revendiquent comme membres de leur famille artistique.

De même, Aubin, Martel, Jutras, Legault surtout, inscrivent parmi les Peintres de la Montée, Onésime-Aimé Léger, le seul d'entre eux qui soit décédé. Léger, né en 1881, mort en 1924, avait étudié comme eux tous au Monument National sous la conduite de Dyonnet et de Saint-Charles; à l'Art Association, également, avec Brymner. En 1904, avant, ou pendant, ou après ses études montréalaises, il avait passé une année à Bruxelles, à faire de l'art. On a de lui quelques toiles et il a illustré quelques volumes.

*

* *

Pendant que tous les faits accumulés dans cette étude sont

présents à notre esprit, essayons de fixer quelques observations vraiment significatives.

Et d'abord signalons l'influence des cours de dessin inscrits depuis au moins cinquante ans au programme des écoles primaires de la Commission Catholique. La plupart des Peintres de la Montée y ont reçu leurs premières leçons et y ont pris le goût des arts. Continuez, M. Lagacé!

J'admire, en second lieu, l'oeuvre artistique accomplie par l'école du Monument National. Notre Ecole des Beaux-Arts est née en 1922. Mais depuis longtemps déjà les cours d'Arts et Métiers du Monument formaient des artistes et des artisans, enthousiastes et tenaces. Les Peintres de la Montée ne représentent qu'un petit nombre des élèves qui y ont passé. Que d'autres s'y sont formé la main et le goût, que d'autres y ont appris à aimer la beauté du monde et le métier parfait! De tous les maîtres qui ont travaillé à cette oeuvre de civilisation et de joie, deux survivent: MM. Dyonnet et Saint-Charles. Nous leur exprimons notre gratitude.

Troisième observation. Nos Peintres de la Montée sont restés fidèles à leur idéal de jeunesse. La vie a pu les malmener, la fortune les a négligés! Qu'importe, ils ont continué de peindre et de modeler, et dans l'exercice de leur art, ils ont trouvé assez de joie pour juger que la vie est bonne.

Et ils sont restés eux-mêmes. Vous avez remarqué leur souci de ne pas perdre leur personnalité en travaillant ensemble; de ne pas s'imiter les uns les autres. Ils y ont réussi. Regardez leurs tableaux. La facture d'Aubin n'est pas celle de Martel; Proulx diffère de Justras; Poirier et Pepin voient la nature avec des yeux différents. Ce scrupule les a sauvés du pastiche et de la monotonie. Sans doute, ils faisaient partie d'un groupe, mais le groupe ne les a pas absorbés au point de les anéantir.

Enfin quel rôle aura tenu ce groupe dans le drame de l'art au Canada? Il est trop tôt pour le dire. Si les artistes qui le forment continuent à rester cachés et à garder dans leur atelier leurs études,

je crains que le silence ne se fasse de nouveau autour d'eux et peut-être pour longtemps. S'ils se produisent, au contraire, si, s'inspirant de leurs notes anciennes, toutes fraîches, vraies, très près de la nature, — et mettant à profit leur métier, — très exercé chez quelques-uns —, ils fixent ces beaux paysages sur des toiles, franches de facture, hautes en couleur, achevées sans être léchées ou trop figolées, ils ont chance de vivre, de se faire un nom et de marquer dans l'histoire artistique de notre pays⁽¹⁾.

olivier maurant, p. s. s.

(1) N.B.—L'exposition des Peintres de la Montée Saint-Michel a eu lieu, du 15 avril au 15 mai, aux galeries Morency. Plus de deux cents toiles y figuraient.

Un choix plus sévère aurait peut-être été préférable. Mais l'indulgence des organisateurs n'explique pas seule l'attitude trop souvent indifférente ou hostile de la critique. Nos peintres, traditionalistes dans leur inspiration et leur métier, se sont heurtés à un mouvement d'art moderne qui fait grand bruit en ce moment, dans la province. Nous n'avons aucun désir de le déprécier. Nous voulons seulement expliquer l'échec relatif de notre exposition.

Quoi qu'il en soit, les Peintres de la Montée Saint-Michel sont bien décidés à affronter de nouveau le public. Ils s'y préparent. Cette fois, on les accueillera sans doute avec plus de sympathie.